

1

L'ÉCHARPE DE SOIE

C'EST ELLE QUI ME RECONNUT. Nous ne nous étions pas vus depuis une vingtaine d'années et sa nouvelle allure la rendait presque méconnaissable. Je gardais des souvenirs de Marianne à quatorze ou quinze ans, alors que ses rondeurs trahissaient une gourmandise d'adolescente. Sa personne s'était affinée depuis, un peu comme une femme dont la silhouette surprend quand elle laisse tomber ses pelisses d'hiver. Elle portait un uniforme d'hôtesse de l'air avec un petit bonnet, posé de guingois, tenue avantageuse qui s'accordait avec un sourire où s'exprimait la joie de me revoir. Sa spontanéité me donnait envie de la serrer dans mes bras. Je ne m'en privai pas dès que je la reconnus à mon tour.

Elle était hôtesse de l'air à Air Canada. Aimait-elle ce métier ?

— Il me plaît ; disons, tant que je n'aurai pas d'enfants. Tu comprends, je suis si souvent partie de la maison...

Elle lut sans doute une interrogation sur mon visage.

— Il faut que tu rencontres Ed, mon mari. Viens ; il est là.

Je l'aperçus de dos. Un peu plus grand que moi ; légèrement voûté. Marianne lui toucha le coude.

— Je te présente André, un vieil ami. Nous étions à l'école ensemble.

Il se tourna d'une pièce. Nous devions avoir à peu près le même âge, ni beau ni laid, il avait un nez retroussé de Paillasse.

— Enchanté ! Encore un ami de Marianne ! Ma femme n'arrête pas de m'en présenter, mais elle ne m'avait jamais parlé d'un André. Sans doute aviez-vous le béguin l'un pour l'autre...

Sa boutade me déplut, parce qu'elle tombait juste. J'avais fait la connaissance de Marianne en cinquième secondaire, à l'époque où on commençait à intégrer garçons et filles dans « l'école mixte ». Cela ne changeait pas les comportements : les garçons se tenaient entre eux, tout comme les filles ; sauf moi, que les jupettes attiraient déjà.

Je tombais le plus souvent sur Marianne et avec le temps, je cessai de m'intéresser aux autres, éclipsées pas sa chevelure à la Claudia Schiffer. Étais-je amoureux d'elle? Question justifiée, mais demeurée sans réponse. Au moment de passer aux études collégiales, nous avons fait des choix différents qui dispersèrent mes camarades du secondaire, y compris Marianne.

Si je voulais renouer maintenant avec mon ancienne camarade de classe, il fallait m'accommoder de son mari Édouard. Les premières rencontres me firent découvrir chez lui un tour d'esprit fort amusant. Toute situation, même la plus désagréable présente des aspects comiques et Ed savait les faire ressortir; il les grossissait, les déformait en blagues. Il se moquait de tout, y compris de lui-même. Autant de traits pour me le rendre sympathique. Les premières fois où je me retrouvai en leur compagnie, entourés d'amis, nous formions une joyeuse bande. Mais sans public, il décrochait. Il se taisait, fixait le sol et devenait morose; assez vite, je ne pus m'empêcher de me demander si Édouard méritait bien la belle Marianne.

Il faisait carrière dans la vente d'équipement électronique. Jadis, on aurait dit qu'il était commis voyageur. Son métier le tenait souvent sur la route et, avouons-le, la plupart des commis voyageurs ne fréquentent pas des lieux enrichissants pour l'esprit. Par souci d'économie, ils choisissent des petits hôtels couronnés de rares étoiles. Par désœuvrement, ils passent leurs soirées au bar, car les patelins qu'ils visitent n'ont souvent pas d'autre distraction à offrir après l'heure où l'on « rentre les trottoirs ». Au comptoir, ils font des rencontres qui conviennent aux hommes seuls, loin de leur foyer.

En toute justice, mieux vaudrait m'en tenir aux mérites d'Édouard plutôt que d'étaler ses faiblesses. Quand je l'ai connu, il avait gravi les échelons dans sa profession autant que moi dans la mienne. Il se déplaçait pour les gros contrats, les colloques ou les congrès. Cela dit, je le soupçonnais d'avoir conservé de vieilles habitudes de commis voyageur et d'être, à l'occasion, infidèle à Marianne.

Je devais rejoindre mon épouse Solange et nos enfants pour les vacances d'été. Dans l'intervalle, je demeurais seul à Boucherville, une sorte de cure de silence après des mois d'agitation. Ceux qui me connaissaient m'excusaient d'être un peu ours et respectaient mon repliement. Je fus donc surpris, dans les premiers jours de juin,

d'entendre la voix de Marianne au bout du fil ; d'autant plus qu'elle avait l'habitude de laisser à Édouard l'initiative de contacter leurs amis.

— C'est toi, André? Je ne te dérange pas, j'espère. J'aurais un conseil à te demander.

— Mon tarif est élevé, mais pour toi, c'est gratuit. De quoi s'agit-il?

— Je préfère ne pas en parler au téléphone. Est-ce trop te demander de venir ici?

C'était un dimanche matin. La perspective d'un café avec Édouard en pyjama n'avait rien pour me séduire.

— Et les conseils de ton mari?

— Il n'est pas là.

— J'arrive dans vingt minutes.

Durant mes vingt minutes de trajet, de Boucherville à La Prairie, je nous imaginai reprenant le dialogue de nos seize ans comme s'il s'agissait d'hier, sans Édouard, sans Solange, qui n'étaient pas encore entrés dans nos vies.

En ouvrant la porte, Marianne me dit :

— Je n'aurais pas dû te dérange. Tu vas m'en vouloir. Je crains de t'embarrasser.

Je ne reconnaissais pas la personnalité franche et sereine de Marianne. Elle cherchait plutôt à dissimuler un trouble provoqué par je ne sais quoi ; peut-être par son invitation insolite en l'absence d'Édouard. Nous avons préparé deux *expressos* et sommes sortis sur le patio, face au jardin, pour nous asseoir côte à côte sous un parasol. Le soleil commençait à chasser la fraîcheur du matin et dessinait des ombres nettes. Un massif de lilas en fleurs nous baignait d'arômes tandis que des bouquets d'hémérocailles nous entouraient d'une petite haie jaune vif. Avec un semblant de brise pour animer les feuilles aux arbres, on ne pouvait imaginer de jour plus resplendissant.

Marianne prenait du temps à aborder la raison de son appel.

— Ed ne devrait pas t'abandonner seule à la maison, une journée si magnifique.

Alors, elle m'a tout raconté. Son mari lui avait annoncé qu'il s'absentait pour une partie de pêche de quatre jours avec des hommes d'affaires. Il ne s'agissait pas d'aller taquiner le poisson sur un lac

des Laurentides ou des Cantons de l'Est. Non, Ed et ses collègues avaient monté une véritable expédition, au-delà de la Manicouagan, dans une pourvoirie du Grand Nord. Ce n'était pas le genre d'endroit où l'on emmène sa femme.

Jusque-là, son récit ne m'inspirait pas de commentaires. Quand on dirige une entreprise, il faut s'astreindre à ce genre d'épreuve. La partie de pêche d'Édouard avait toutefois pris un tour insolite à la suite de sa négligence invétérée. La veille de son départ, il avait commencé à faire sa valise et l'avait abandonnée, le couvercle grand ouvert, sur le lit de la chambre. Marianne avait soudain aperçu, bien étendue sur le dessus, une écharpe de soie griffée Hermès. En soulevant la valise, elle avait découvert... une raquette de tennis.

Marianne avait réagi comme on peut s'y attendre: elle avait repéré sur l'ordinateur d'Édouard la recherche récente d'un bon hôtel dans un rayon de quelques centaines de kilomètres. De fait, Édouard avait communiqué avec le Mount Washington Resort de Bretton Woods. Un simple coup de fil à la réception avait confirmé qu'on l'y attendait le lendemain... avec madame.

Sous le choc, Marianne avait laissé Édouard partir sans rien dire. Par le passé, sa nature aimante et crédule avait permis à Édouard de dissimuler ses infidélités, mais elle était maintenant confrontée à l'évidence: une tromperie soigneusement planifiée.

Marianne se trouvait désemparée et en colère. Une nuit blanche y avait ajouté l'amertume. Elle s'en voulait pour sa naïveté et cherchait une issue honorable.

En faisant appel à moi, elle pouvait difficilement faire un plus mauvais choix. Si elle était en proie à des sentiments contradictoires; je l'étais tout autant. L'escapade d'Édouard nous permettait de sortir de l'équivoque, car une femme trompée cherche instinctivement vengeance. Quoi de plus naturel que de se tourner vers un vieil ami pour lequel on a toujours gardé une affection secrète? La «partie de pêche» d'Édouard pouvait suffire à faire de nous deux amants.

Tandis qu'elle se donnait un moment de silence en sirotant son café, je l'observais avec discrétion. La chaleur de ce début d'été justifiait sa tenue légère: épaules nues, bras nus, jambes nues. Assez de peau découverte pour inviter l'audace. Je me demandais: sommes-nous dans une tragi-comédie digne du personnage burlesque d'Édouard? Avec

moi pour simple spectateur? Suis-je plutôt partie prenante d'un petit drame intime à l'issue incertaine? Un geste, une ébauche de caresse et la vie peut basculer. Profiter des circonstances? Entraîner Marianne à des privautés qui nous laisseraient un sentiment d'inconfort? Notre liaison, longtemps retardée, pourrait s'édifier sur un regret...

— Tu sais, ai-je dit; mieux vaut affronter les situations désagréables plutôt que se dérober. En te taisant, tu as évité une scène acide avec Ed, mais à quel prix pour l'avenir? Tout cela pour une écharpe d'Hermès et une raquette de tennis! Avoue que la situation a son aspect comique.

Peu loquace, elle continuait de regarder le ciel où passaient quelques nuages en réfléchissant au moyen de crever l'abcès. Je ne saurais dire qui des nuages ou moi pesait sur le jugement de Marianne. Elle se leva, décidée :

— Je vais chercher Édouard.

— Alors, je t'accompagne.

Mon offre eut l'effet de rasséréner Marianne, mais elle prolongeait mon dilemme. En tant que spectateur j'allais assister à une scène disgracieuse dont je me serais volontiers passé. Je me sentais davantage lié à Marianne que si nous avions visité son lit conjugal. Nous n'étions plus d'anciens amis sans être devenus de nouveaux amants; nous avons créé entre nous une complicité qui n'entre dans aucune catégorie bien définie. Marianne se sentait plus forte grâce à moi, et moi, j'étais fier de m'être tiré avec honneur d'une situation sur le point de se dégrader. Nous étions en paix l'un avec l'autre et chacun avec lui-même; une sensation de soulagement assez forte pour nous détendre la durée du trajet de La Prairie à Bretton Woods.

Arrivés à destination vers les dix-sept heures, nous nous sommes adressés à la réception du Mount Washington Resort. Édouard et «madame» étaient bien enregistrés, mais personne ne répondait à leur chambre.

Nous avons descendu la colline jusqu'au club de tennis. Quelques joueurs échangeaient encore des balles. Édouard n'était pas des leurs. Nous ne l'avons trouvé ni au lobby ni à la terrasse du club. Déçus, nous sommes remontés à l'hôtel pour faire le tour des salons. Il ne restait à explorer, en désespoir de cause, que la grande galerie extérieure face au mont Washington, avec son alignement d'anciennes chaises

berceuses. Enfin ! Marianne a reconnu l'écharpe de soie au cou de la maîtresse d'Édouard.

Il ne nous a pas vus venir. Sa berceuse et celle de sa maîtresse dodelinaient tranquillement en cadence. En s'approchant, Marianne a murmuré presque à voix basse : « Viens, Édouard ; nous rentrons à la maison. » Édouard a reconnu la voix et s'est levé d'un bond comme un pantin hors d'une boîte de surprise. Muet ! Il n'a pas tenté un mot d'explication. Ni même de me saluer pour sauver les apparences. Rien.

La jeune femme a ralenti le mouvement de sa berceuse à côté de celle, maintenant libre, qui continuait à dodeliner sur l'élan.

— Maintenant qui me ramène à Montréal ? a-t-elle demandé, agressive.

Comme j'étais resté debout près d'elle, j'ai répondu :

— À moi l'honneur, sans doute.

Elle s'est remise à se bercer comme pour se calmer les nerfs. Les miens ont soudain lâché dans un éclat de rire.

— Franchement, ai-je ajouté en m'adressant à elle, avez-vous déjà vu une situation aussi ridicule ?

Elle a hésité un instant ; puis, à son tour, a éclaté d'un rire un peu forcé.

— Oui. Vous avez raison : complètement ridicule !

Je lui ai tendu la main.

— Je m'appelle André.

— Moi, Nancy.

Elle a saisi mon bref coup d'œil vers la table où Édouard et elle avaient posé leurs verres.

— Tant qu'à faire, monsieur André, vous pourriez prendre l'apéro ; si vous n'avez pas d'objection à me tenir compagnie pendant que j'achève le mien.

Nous les avons surpris, Édouard et elle, en train de boire des « planteurs ».

— « Planteur » ? Bonne idée. Pourriez-vous m'en commander un pendant que je monte là-haut chercher les clefs d'une des deux voitures.

Quand j'arrivai à l'étage, Édouard et Marianne sortaient de la chambre. Je les reconduisis jusqu'au stationnement. Marianne me

confia les clefs de la voiture avec laquelle nous avions voyagé elle et moi.

— Merci du service, me dit-elle simplement.

Je ne trouvai rien d'autre à répondre que :

— Soyez prudents sur la route !

Je regardai leur voiture s'éloigner dans l'allée de l'hôtel, sans pouvoir m'en détacher les yeux. Ce jour-là, Marianne avait connu le meilleur de moi, et moi, le meilleur d'elle. Jamais plus nous n'allions revivre de tels instants. Maintenant que nous avons fait nos choix, peut-être valait-il mieux ne plus la revoir.

Nancy s'était commandé un second apéro. Je me suis assis, après un instant d'hésitation, dans la chaise qu'avait occupée Édouard. Mon malaise se dissipait à mesure que je constatais le peu de réaction de sa maîtresse à son départ. Ne sachant trop que dire, je l'ai fait parler d'elle-même.

Professeur de yoga, Nancy avait fréquenté des ashrams en Inde, en Birmanie et au Népal. Pour une Montréalaise au début de la trentaine, elle avait accumulé un bon bagage d'expériences. D'ailleurs, aucune inhibition à raconter sa vie, sauf un silence de bon aloi sur sa relation avec Édouard. De toute évidence, quand elle n'était pas sur la tête ou en position de lotus, elle laissait libre cours à une nature expansive.

Sa journée avait dû s'écouler au grand air. À jouer au tennis ? Comme toute vraie blonde, trop d'exposition lui avait enflammé les joues et l'arête du nez. Un rose accentué couvrait le dessus de ses bras et de ses jambes et suggérait que Nancy avait évité de justesse un coup de soleil. À mesure qu'elle parlait, je notais que l'exercice physique avait retardé chez elle les premiers signes du vieillissement et ses méditations, la perte de sa fraîcheur enfantine. Autrement, la jeune femme ne se distinguait par aucun trait particulier, sinon par son grand naturel. Nous avons commandé d'autres apéros et prolongé un bavardage dont je serais bien en peine de retrouver le fil. L'alcool aidant, il m'a semblé qu'elle me faisait entrer dans une sorte d'attente.

Soudain, j'ai remarqué que la lumière du jour avait perdu son intensité. Le soleil avait dû disparaître derrière les crêtes des montagnes, car leur couverture de forêt virait du vert au bleu. Nous parlions depuis plus d'une heure.

— Je crois, Nancy, que nous allons devoir prendre la route. Un bon bout de chemin nous attend d'ici Montréal. Si nous ne voulons pas arriver trop tard.

— Personne ne m'attend. Et vous ?

— Moi non plus.

— Savez-vous ce que j'étais justement en train de penser ? On sert un excellent souper à la salle à manger – gracieuseté d'Ed. N'avez-vous pas faim ?

Je ne m'étais rien mis sous la dent depuis le matin.

Nous sommes passés à la salle à manger. Nancy disait vrai. Il n'y avait rien à reprocher à la table du Mount Washington Resort. Au dessert, je demandai un double *espresso* pour m'éclaircir la tête car l'alcool m'avait plongé dans un état d'euphorie auquel contribuait la jovialité de la jeune femme.

— Nancy, je crois bien que notre séjour à Bretton Woods tire à sa fin. Merci pour ces heures agréables en dépit des circonstances. Il serait bon que vous montiez faire vos valises. Il est dix heures trente. Nous en avons pour deux ou trois heures de route.

— Avouez-le, nous ne sommes pas en état de prendre le volant, ni vous ni moi. J'ai bu bien plus que l'unique verre réglementaire. Et vous, plus que moi.

— Ne vous inquiétez pas ; je suis encore solide.

— Je n'en doute pas, mais je préfère ne pas vous voir subir d'alcolest. Savez-vous quoi ? Nous devrions passer la nuit ici et partir demain matin.

La voix de la sagesse.

— Je n'ai pas apporté de brosse à dents !

— Que ça ? Je vous en passe une, si ça vous va. J'en apporte toujours deux ou trois.

Nancy semblait vivre dans un monde sans problèmes. Bien sûr, quand on pratique la méditation transcendante...

— De toute façon, puisque je dois monter, venez au moins voir le paysage de là-haut ; il est sublime.

Toujours le même naturel. Elle s'est levée. Je l'ai suivie.

Édouard avait très bien fait les choses. Il ne s'agissait pas d'une simple chambre, mais d'une suite *junior* avec ses deux lits *queen*, sa salle de bains en marbre, et un petit salon avec un balcon donnant

sur la montagne. Nancy y est sortie et s'est accoudée à la balustrade. La nuit avait la pureté des sommets. On distinguait leurs silhouettes noires découpées contre des milliards d'étoiles. Un ruisseau coulait au pied de l'hôtel et dans le silence presque irréel de la nuit, on entendait par intervalles bruiter l'eau entre les pierres. Nancy a enlevé l'écharpe de soie qu'elle avait gardée toute la soirée sur les épaules et me l'a passée autour du cou.

Depuis notre rencontre, plus tôt l'après-midi, la situation n'avait jamais cessé d'évoluer d'elle-même, sans heurt ni recul. Elle continuait sur sa lancée. Bien loin de nos choix difficiles à Marianne et à moi, côtoyer Nancy ne demandait aucune décision. Il suffisait de se laisser aller à un courant paisible qui suivait son cours comme une rivière dans son lit.

Le lendemain, vers midi, j'ai retourné la voiture et l'écharpe de soie chez Marianne. Avant mon arrivée, Édouard s'était découvert un dossier à régler au bureau. Marianne m'a reçu comme la veille, en m'offrant un café.

— J'espère que ton retour avec Édouard ne s'est pas trop mal passé.

— Je n'ai pas eu à regretter ma décision.

Elle portait les mêmes vêtements que le jour précédent et nous sommes sortis sur la terrasse entourée d'hémérocailles, mais Marianne avait un tout autre visage.

— Sais-tu quoi? Ed m'a avoué qu'il était sur le point de rompre avec cette fille et que ma brusque apparition lui avait, pour ainsi dire, facilité les choses. Et toi, comment t'en es-tu tiré?

— Après votre départ, j'ai pris un verre avec Nancy sur la terrasse de l'hôtel.

— Ah! Elle s'appelle Nancy?

— Nancy, oui. Nous sommes allés dîner à la grande salle à manger. J'ai peut-être pris un verre de trop... Nancy m'a fait comprendre qu'il était plus prudent de partir après une bonne nuit de sommeil et que la chambre était déjà payée.

— Tu n'as pas besoin de m'en dire plus; je devine le reste.

Je me suis bien gardé de lui raconter que, à peine étions-nous rentrés du balcon dans la chambre, l'écharpe d'Édouard toujours autour de mon cou, le téléphone avait sonné: c'était le mari de

Nancy. Oui, elle avait un mari. Elle lui avait fait croire qu'elle partait avec une amie pour une fin de semaine de tennis. Elle lui expliqua que son amie avait dû partir précipitamment et que... Je n'avais pas attendu la fin de la conversation. Il devait bien être deux heures du matin quand je suis arrivé chez moi, fourbu, la mine piteuse.

Marianne paraissait aussi radieuse que ce beau jour de juin.

— Ce pauvre Ed, enchaîna-t-elle avec le genre d'affection qui ne se dédira jamais; dire que je l'accusais d'avoir conçu ce week-end de tennis, alors que c'était l'idée de cette... de cette...

— Nancy.

— ... de cette pute. Et toi, André, tu es le parfait ami.

Elle remarqua que j'avais bu mon café en trois gorgées.

— Pour tes peines, tu es bien gagné une seconde tasse!